

ÉDITORIAL

Ce numéro de RECHERCHES n'a pas pour cadre la problématique des processus cognitifs en jeu dans la réception et la production des textes narratifs. Il n'y est question ni de schémas narratifs ni de règles structurelles. Le projet de la Rédaction n'a pas été de chercher du côté des aides à mettre en place pour que les élèves lisent et écrivent mieux des récits – explicitement du moins¹.

Ce qui est au coeur de cette livraison, c'est l'histoire, l'histoire qui est racontée, c'est-à-dire le lieu où s'expérimente la puissance des mots et où se pose la question de ce qui est vrai, faux, ou vraisemblable. Dans ces zones, les frontières sont souvent floues, indiscernables : l'histoire paraît parfois plus réelle que le réel, d'autres fois la réalité dépasse l'imaginable, souvent la fiction semble plus désirable que la quotidienneté de l'univers familier. *Ça se pourrait...* comme de gagner au Millionnaire. Et c'est ce possible ainsi constitué qui rend supportable le réel : il est salvateur de pouvoir se raconter des histoires. Dans certaines limites du moins.

Les histoires sont fondatrices de toute culture et c'est par les histoires que l'élève entre en culture. Les histoires interrogent son rapport au monde, et sa capacité à évaluer un récit en tant que fiction est en étroite relation avec son savoir sur le monde. Là aussi, les jugements qu'il a à opérer sont bien compliqués : pour grandir en être de culture, il est sommé d'admettre comme fictionnellement possible, que le chien de l'histoire – ou la voiture ou le sapin – se mette à parler, à se parler, à rire et à pleurer, que Hercule ou Ulysse vivent décidément des trucs absolument extraordinaires, ou qu'il y ait une sorcière dans un placard, à côté des balais. Quelle différence avec le fait de croire au Père Noël ou de penser que pour mûrir les petits pois ont besoin du regard amoureux du jardinier ? Et ce, à l'ère du virtuel.

La fiction est d'autre part un objet paradoxal : à la fois médiatrice de toutes les identifications et projections possibles, et vectrice de mises à distance. Par la fiction, l'élève peut à la fois s'apprendre et apprendre à se protéger. Dit autrement, la fiction constitue l'espace intermédiaire du « comme si » et c'est dans ce jeu que l'élève a des chances de trouver des aides pour être « je », mais grâce à un détour. C'est peut-être la raison pour laquelle l'école primaire et le collège s'autorisent à s'intéresser aux

1. sans pour autant estimer qu'un tel projet éditorial serait digne de peu d'intérêt ; précisément sur cet objet d'enseignement, voir le numéro 8 *Récit* (1987, épuisé), et plus récemment le numéro 25 *Lecture* (1996). Ou encore d'autres articles au fil des publications de ces dernières années.

histoires racontées alors qu'au lycée, plus que l'histoire du texte, compte le discours qui peut être tenu sur ce texte. L'âge des élèves auxquels on s'adresse serait là déterminant. Comme si en vieillissant, émotion et imagination étaient reléguées dans la sphère privée.

Par la fiction, l'élève est conduit à découvrir le pouvoir du narrateur, ce grand ordonnateur du possible institué par les mots : il jubile à expérimenter ce « je » qui dans l'ordinaire désigne et constitue la/sa personne, et qui ici par la force des mots, devient autre. *Alors, là, Madame, je fais comme si j'étais mes baskets ?* Pour raconter le baston de la dernière récré. Il se dit que décidément sa prof est toujours aussi folle... Mais finit par l'emporter le plaisir de jouer dans cet espace fictif ainsi posé de par sa volonté et d'en calculer les effets produits sur l'autre, le récepteur, qu'il espère bien mener en bateau. De même que la magie d'une histoire lue peut opérer sur des élèves qui en temps ordinaire donnent tous les signes de s'appliquer à se tenir si loin de l'école : ils ont joué, le temps de la lecture, à croire à l'émotion que provoquerait en eux telle ou telle fiction ; ils ont fait semblant d'éprouver pour de bon de la peur, de la haine ou du chagrin...

Mais il est des élèves qui ne peuvent supporter de se laisser ainsi séduire. Tel Sébastien. Sébastien souffre de ce que l'on appelle des troubles du comportement et un jour, malgré lui, il se laisse captiver par la lecture d'une histoire et a le sentiment alors de se perdre dans la fiction : le plaisir et le trouble qu'il en éprouve lui sont si insoutenables que subrepticement il vient cracher avec violence sur le livre ouvert.

Sébastien nous rappelle ainsi avec une grande clarté que toute fiction est en écho avec l'intimité de la personne et qu'il peut y avoir des histoires ressenties comme douloureuses, voire insupportables : elles sont en trop grande résonance avec l'histoire ou les histoires de leurs lecteurs. Il y a des livres que le lecteur doit apprendre à fermer. Les élèves également ont droit à cet apprentissage.

Cela dit, faire une place à la fiction et à son pouvoir dans la classe de français, c'est créer un espace de liberté, et pour les élèves et pour le prof. Même s'il s'avère que quelques élèves – pas nécessairement d'ailleurs ceux qui sont réputés mauvais – découvrent par l'écriture l'exercice de leur toute puissance, en racontant les pires histoires gore dont l'horreur est difficilement supportable. Se pose alors la question pour l'auteur et ses lecteurs, de l'écrit scolairement recevable, de la force manipulatoire des mots.

LA RÉDACTION